

Baudelaire en tête

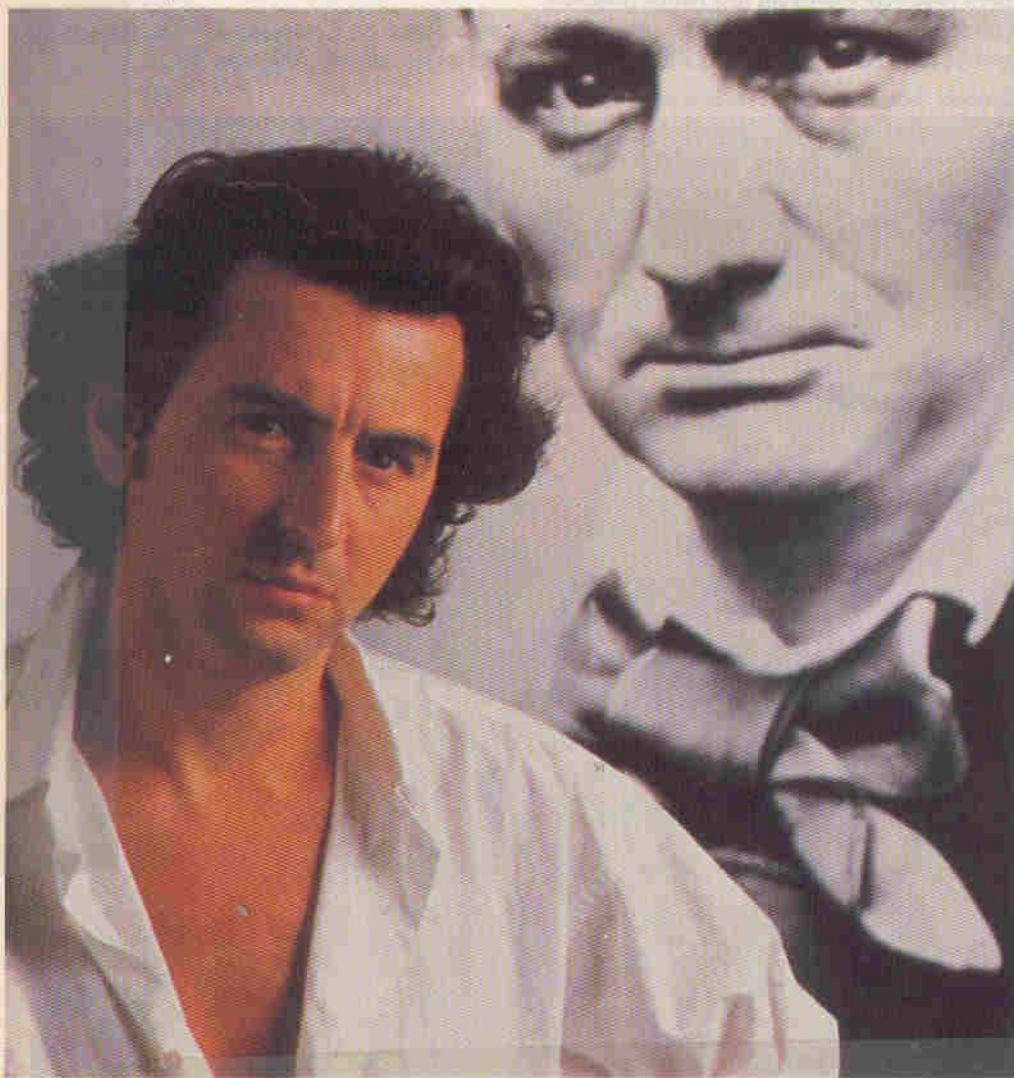
NOUVEL OBSERVATEUR 9/12/88

● par **Claude Pichois***

Biographe de Baudelaire, Claude Pichois a lu le roman de Bernard-Henri Lévy dont l'auteur des « Fleurs du mal » est le héros

Il y a dans la vie et dans l'œuvre de Charles Baudelaire des ingrédients romanesques et même très épicés, malgré tout ce que nous avons vu et entendu depuis le milieu de ce siècle. De Baudelaire on peut faire un beau monstre. Certains n'y ont pas manqué. Il y a aussi de prétendues biographies qui ne dédaignent pas le recours aux procédés romanesques lorsque les documents sont trop rares ou trop peu éloquentes...

Bernard-Henri Lévy



Le livre de Bernard-Henri Lévy ne relève ni du premier genre ni du second. Il ne m'appartient pas ici de le considérer en tant que roman — roman il y a en effet, avec un narrateur, une intrigue, un suspense — mais de le confronter avec ce que l'on sait de la vie de Baudelaire, en donnant au mot « vie » le sens le plus large.

Nous sommes à Bruxelles en mars 1866. Voici donc Baudelaire couché dans son lit de l'Hôtel du Grand-Miroir. Il a été ramené de Namur après la chute qu'il a faite dans son église baroque préférée, Saint-Loup. Cette chute a été le prodrome le plus visible de l'ictus qui chemine sourdement en lui jusqu'aux centres vitaux et qui va bientôt le terrasser, le laissant hémiparétique, agraphique, aphasique. Une épave. Mais une épave consciente. Juste un an après la mort de Nerval, dégoûté des homélies qu'on déversait sur le souvenir d'un poète qui était passé masqué en fol délicieux au milieu de ses contemporains, Baudelaire avait tenu à souligner la lucidité de Gérard. Pour lui,

Baudelaire, après la conscience dans le roman, c'est la conscience dans la maladie et la conscience du corps.

Il se remémore sa vie par séquences qui suivent pas l'ordre chronologique de cette vie mais l'ordre des valeurs personnelles. Les rencontres avec Hugo, avec Delacroix, le mariage avec Marie Perle, le mariage qui a trop rapproché de lui Mme Sarrasin, son attachement à Jeanne et sa haine, sa jeunesse, l'adolescence, la mère, veuve, remariée, le commandant Aupick, le photographe, le vieillard mystérieux, Ancelle, le conseil judiciaire, devenu le tuteur et l'ami, tous les événements importants et déterminants se déroulent, comme en un film, même ceux qui ne pouvaient croire perdus, inertes, inintéressants. Et les réflexions que Bernard-Henri Lévy prête sur le lien entre l'argent et la littérature, sur la stratégie littéraire, sur l'art poétique, même si ce sont celles de l'auteur, on se prête à les tenir pour celles de Baudelaire. Le procédé stylistique adopté contribue à créer l'illusion de la transformation en réalité. Baudelaire ne se présente jamais à la première personne, ce qui constituerait une sorte de viol. Il est mis en scène à la troisième, ce qui établit la distance nécessaire, faite d'amitié et de respect.

Ce film de souvenirs, qui voudrait se concentrer sur la promesse et la prouesse d'un livre de souvenirs, est interrompu par des vues prises de l'extérieur : le monologue intérieur de Nerval, Lepage, la logeuse du Grand-Miroir, qui est son bizarre locataire, un récit de Neyt — photographe à qui l'on doit le « Baudelaire au cigare » —, un extrait du journal qu'aurait tenu Jeanne, deux lettres de Mme Aupick, une lettre de l'éditeur Poulet-Malassis, très présente dans tout le livre. Le lecteur accorde son adhésion à ces apocryphes qui sont bien au-dessus de la « manière de » et qui témoignent d'une profonde imprégnation. Seul le journal de Jeanne paraît un peu crédible. Ce défaut est largement compensé par le récit de Neyt : c'est avec maestria que Bernard-Henri Lévy déploie les souvenirs recueillis par Maurice Kunel au sujet de la dernière soirée que le photographe avait passée avec Baudelaire.

Le lecteur qui connaît bien son Baudelaire s'étonnera de ne pouvoir localiser telle citation comme « *scruter notre fond de ténèbre* ». Bernard-Henri Lévy ne prend pas seulement la plume de Poulet-Malassis ou de Mme Aupick. Il fait du Baudelaire. Autre preuve, et meilleure encore, de l'imprégnation. Certes, « *les derniers jours de Charles Baudelaire* » est un roman. Mais c'est aussi une biographie intérieure dans laquelle la subjectivité de l'auteur glisse pour la ranimer jusqu'à l'âme du poète. Ce qui n'est pas vrai est vraisemblable. C

*Claude Pichois est également l'éditeur des œuvres de Baudelaire dans la Pléiade.